

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 1

Artikel: S'en va 1907... Et où en est l'amour
Autor: Schuler, Annette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204750>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

S'EN VA 1907... ET

OU EN EST L'AMOUR

1907 s'en va, c'est fini, on ne le reverra plus. Blottissons bien en nous les choses bonnes de son règne faisons-en des souvenirs, de ceux qui fleurissent la violette quand, au hasard des heures on les hume... tâchons d'adoucir les autres, les souvenirs amers, avec les premiers, et, soyons bien persuadés qu'il y en a des deux pour chacun : le tout est de les discerner.

1907 s'en va.

On l'enterre différemment, et de même, on prépare un berceau à son fils baptisé déjà, et sans fatigue pour nos imaginations.

— Viens donc, 1908, et ne sois pas morose. Verse sur nos humbles occiputs le riant espoir. Fais-le mousser gentiment, comme moussent les bières blondes ou brunes... et ne nous crois pas étouffés de prosaïsme parce que, t'offrant cette comparaison, nous te demandons cela.

Ceux qui savent espérer longtemps, sans se lasser, soutiennent mieux la lutte, et la vie où s'entassent après les 1907, les 1908, 1909 et autres, qu'est-elle, sinon une longue lutte ?

*

Dans les maisons de toutes les villes, dans quantité de chambres de ces maisons on expédie sa grande correspondance.

Les jeunes filles surtout sont sages et appliquées ; les mamans s'en mêlent, les frères font semblant, et les papas ajoutent un mot au bas des pages... à moins qu'ils n'y aillent, eux, de la part de toute la smala.

Les tables sont fort encombrées. C'est que les feuilles blanches, mauves ou bleues se remplissent de petits signes noirs. Ils représentent des vœux !

— Ohé, ohé, garçons et fillettes, vieux et jeunes venez donc, on prépare le berceau de l'an nouveau !

... Tournant autour de sa fille qui écrivait depuis trois heures sans lever le nez et qui, le sang aux pommettes, n'a plus d'idées, un père bienveillant sort sa pipe culottée d'entre ses dents.

— Eh bien, chérie, lui fait-il, j'ai réfléchi, tu peux écrire en mon nom à l'oncle Octave... il sera ravi.

Chérie mordille son porte-plume... Pas d'erreurs, ce monsieur-là préfère en voir d'autres que lui, dire à chacun : « bonjour, bon an ».

On affirme que l'on devient facilement ainsi lorsqu'on en a déjà préparé des piles de berceaux aux ans nouveaux...

Mais, ne nous arrêtons pas à cela.

— Ohé ! ohé, garçons et fillettes, vieux et jeunes, venez-y donc et sans nous lasser jamais, glissons un peu de notre âme dans tous ces berceaux nouveaux.

Faisons celui-ci douillet et rose, — on peut essayer pour une fois — mettons-y des dentelles et des rubans, animons-le, et dedans, tout dans le fond, découvrons-y des sourires nichés en des fossettes... Epanouissons-nous.

— Est-il joli, est-il prenant le bébé potelé qui débarque ! Il fera quelque chose.

Sourires, fossettes, n'êtes-vous point des promesses ?

Oui, oui, allons de l'avant et ESPÉRONS !

*

Lausanne est fort animée.

Elle sait ce qui convient : Sachons-lui-en gré. Le Grand-Pont, la place Saint-François, la rue de Bourg sont déliants.

Les trop modestes, pour un peu, n'arrivent point à passer. Ils stoppent. Les passants paraissent sourdre d'entre les pavés tant il y en a ! A la vérité, ils surgissent seulement des magasins dont les portes s'ouvrent et se ferment comme des bouches croquant des pralines. Tous vont y échanger du nickel, de l'argent, de l'or contre des objets variés.

Pour préparer un berceau de nouveau-né, il faut enguirlander un tant soit peu les chiffres d'un habituel budget — c'est dans l'ordre, rien à dire.

Regardez donc ces mines affairées. Les dames vont, la prune épanouie, discutant devant les comptoirs ce « qui fera le mieux ». Les messieurs, beaucoup plus que de leurs propres achats, s'emplissent la rétine de leurs douces visions. Inutile de se demander — en toute vertu et conscience — ce qui les intéresse le plus.

Dans la rue de Bourg, décidément, on avance avec peine. On imite les modestes ; on stoppe aussi, et c'est réellement charmant à voir toutes ces personnes, tous ces paquets... C'est de la vie qui passe.

Soudain, devant les vitrines de la Confiserie-Pâtisserie *** un petit groupe se voit augmenté d'un jeune homme de sympathique aspect. Il contemple longuement l'étalage alléchant : chocolats, fondants fourrés, pralines, pâtes de coings, pâtes d'abricots, marrons glacés, fruits confits de tous calibres, oranges, poires, prunes, pruneaux, cerises, angélique... des petits fours, des choses exquises enfin, de formes diverses et dont certaines imitent, à s'y méprendre, des pierres, comme on peut en ramasser au bord du lac, du côté de Vidy.

A forcé de stationner devant toutes ces merveilles, l'arrivant se trouve seul pour une minute, abandonné des autres, des frères ayant assez vu. Il tressaille, sort de ses méditations : quelqu'un lui parle.

— Eh ben, vieux, tu aimes donc les douceurs à ne pas t'en séparer ?

L'interpellé se retourne. On voit une figure bonnasse, un front barré d'une ride toute fraîche, probablement due à l'effort de la pensée.

— Non, fait-il, se grattant le cheveu, c'est pas pour moi, mais, j'ai une bonne amie, il me faut lui prendre quelque chose.

— Ah ! une bonne amie, riposte l'autre en se pouléchant la lèvre d'une langue expressive, alors, tu vas lâcher ta pièce de dix francs ?

— Ben oui, oh ! tu sais affirme-t-il après une minute et sans baisser le ton... j'aurais mieux aimé ne la connaître que... le cinq janvier.

L'ami hoche la tête. Il doit comprendre. Enfin, ils font irruption tous deux afin de mieux choisir, sans doute, dans la maison ***.

*

Dehors, si raffinées qu'elle en prennent une teinte d'exotisme, les choses exquises scintillent, les couleurs vives rivalisent : du vert, du brun, du café au lait, du rouge, de l'olivâtre, de l'orange, tout semble vouloir allumer les convoitises.

— As-tu entendu, demande une allègre tranche de citron congelée de sucre à l'une des pierres de la « grève de Vidy ». — As-tu entendu ça ?

Il rit drôlement. On ne sait pas si c'est d'un rire jaune, un rire de citron !

— Vois-tu, ami, achève-t-il, ça, c'est l'amour... en 1907 !

ANNETTE SCHULER.

LE LANGAGE DES GANTS

Ce langage est usité, paraît-il, entre amoureux, dans les hautes classes de la société anglaise :

Un « oui » se dit en laissant tomber un de ses gants.

On les roule dans la main droite pour dire « non ».

Si l'on veut faire entendre que l'on est devenue indifférente, on dégante à demi la main gauche.

Pour indiquer que l'on désire être suivie, on se frappe l'épaule gauche de ses gants.

« Je ne vous aime plus du tout » se prononce en se donnant de petits coups avec les gants sur le menton.

Pour « je vous hais », on retourne ses gants à l'envers.

« Je souhaiterais d'être près de vous » se dit en lissant gentiment ses gants.

Pour demander si l'on est aimée, on gante la main gauche en laissant le pouce à découvert.

Si l'on veut faire ce charmant aveu : « Je vous aime », on laisse tomber les deux gants à la fois.

Pour mettre en garde : « Soyez attentif, on nous observe », on tourne ses gants autour de ses doigts.

Si l'on veut témoigner que l'on est fâchée, on frappe de ses gants le dessus de sa main ; « furieuse », on les éloigne, etc., etc.

Le facteur des Lapons. — Extrait d'une composition enfantine : « Le renne est un peu pour les Lapons ce qu'est le facteur pour les habitants de l'Helvétie, avec cette différence que, lui, il se laisse traire... »

Le crâne du professeur. — « Messieurs, disait un professeur de zoologie à ses étudiants, voici un exemplaire remarquablement beau de crâne de gorille. Ces crânes sont rarissimes. Ainsi, il n'en existe que deux dans notre ville : l'un appartient au musée ; l'autre, c'est le mien. »